

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 36.

JEUDI, 21 SEPTEMBRE 1876

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 5 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Les Canadiens-français à New-York et Philadelphie.— Nos gravures: La chasse: Jeanne d'Arc, par G. E. D.—Bibliographie: Les souverains et les hommes d'état de l'Angleterre au dix-neuvième siècle, par P. C. (suite)—Nouvelles générales.—Aventures du capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite)—Convention agricole.—Saint-Hyacinthe.—Aux Dames.—Lettres Parisiennes: Le Salon, par Ph. B. de la Guierche.—Poésies: Au Collège, par Eudore Evanturel; Le petit Moineau, par L. Gougeon.—Historique du chemin de fer Intercanadien, par B. (Suite et fin).—Exposition provinciale.—Littérature canadienne: Le Roi des étudiants, par Vincelas-Eugène Dick (suite)—Bonheur et Longévité, par le Dr. Séverin Lachapelle.—Enigmes, charades, problèmes, questions, etc.—Le Jeu de Dames.—Prix du Marché de détail de Montréal.

GRAVURES: Gravures qui accompagnent le texte des "Aventures du capt. Hatteras"; Incendie de Saint-Hyacinthe; les ruines; L'ouverture de la chasse: renard et canard; Jeanne d'Arc.

LES CANADIENS-FRANÇAIS

A NEW-YORK ET PHILADELPHIE

Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, de l'excursion de plaisir faite à New-York par plusieurs de nos Sociétés canadiennes-françaises, à l'occasion de l'inauguration de la statue Lafayette.

Outre les députations des sociétés Saint-Jean-Baptiste de Montréal et de Québec, et de l'Union Saint-Joseph de Montréal, cette excursion comptait environ deux cent cinquante personnes. Nous sommes heureux d'apprendre que nos compatriotes ont figuré avec honneur dans la grande démonstration du six septembre.

Les journaux américains ont parlé avec éloge de la bonne apparence des députations canadiennes, et surtout de l'excellente tenue de la Bande de la Cité, qui accompagnait les excursionnistes.

Plusieurs fois sur le parcours de la procession, le corps de musique fut applaudi, et à un certain endroit, un jeune Français cria d'une fenêtre à la Bande: "Très-bien, messieurs, très-bien, c'est une gloire pour la patrie."

Le soir, au pique-nique, la Bande de la Cité joua le principal rôle, et des discours furent prononcés par MM. Adolphe Ouimet et Euclide Roy, au nom de la Société Saint-Jean-Baptiste, et par M. L. O. David, au nom de l'Union Saint-Joseph. En réponse à la santé portée aux Français du Canada, MM. Roy et Ouimet furent très-heureux dans leurs remarques. M. Roy fit un rapprochement plein d'à-propos entre l'érection de la statue Lafayette et le monument élevé aux victimes de 37-38.

Voici, en résumé, le discours prononcé par M. L. O. David:

M. le Président et Messieurs,

Il n'est pas étonnant que vous ayez vu autour de la statue de Lafayette les députations des sociétés nationales du Canada qui représentent le plus fidèlement les sentiments de la population canadienne-française. Car c'est aujourd'hui un jour de fête pour tous ceux qui aiment la France et la liberté; or, nous aimons l'une et l'autre.

Eh! comment ne pas aimer la France? Ne sommes-nous pas en quelque sorte la chair de sa chair, les os de ses os? N'est-ce pas du sol trempé des sueurs et du sang de ses plus nobles enfants qu'est sorti cet arbre touffu de la nationalité canadienne-française, dont les rameaux dispersés dans toutes les parties de l'Amérique attestent la fécondité? Sa langue, sa religion et sa gloire sont notre héritage; son drapeau, ce glorieux drapeau que nous voyons aujourd'hui flotter au-dessus de nos têtes sur

une terre étrangère, est notre drapeau. Nous balbutions sur les genoux de nos mères les chants inspirés de ses poètes, et le récit des exploits de ses guerriers enflamme nos jeunes imaginations. Si, il y a quelques instants, nos cœurs battaient si fort au sein de la foule qui se pressait aux pieds de la statue Lafayette, c'est que nous entendions acclamer parmi les héros qui ont fondé l'indépendance américaine, des noms français, les fils mêmes de ceux qui ont fécondé de leur sang le sol canadien.

Les triomphes de la France sont nos triomphes et ses douleurs sont nos douleurs. Lorsqu'elle arborait son drapeau sur les murs de Sébastopol, nous battions des mains, et lorsqu'elle était écrasée à Worth et à Reischoffen, nous versions des larmes, et les sociétés nationales, l'Union Saint-Joseph entre autres, organisaient des souscriptions nationales en faveur des blessés français.

Où, nous aimons la France, et nous l'avons prouvé, lors de la grande démonstration qui eut lieu à Montréal le 24 juin 1874, où l'on vit les Canadiens-français accourir de toutes les parties de l'Amérique dans le noble but de retremper leur patriotisme dans le souvenir de la France, et d'aviser au moyen de porter partout dignement l'honneur de son nom et de ses traditions.

Nous aimons la France et la liberté.

On ne peut guère aimer l'une sans l'autre; car, même lorsqu'elle ne possède pas la liberté, la France la porte aux autres nations avec ses sentiments chevaleresques, ses idées d'honneur et de progrès intellectuel. Il est vrai qu'on peut nous reprocher d'avoir refusé, en 1776, la liberté que les Washington et les Lafayette nous offraient, d'avoir refusé de prendre part à une lutte dont nous aurions partagé la gloire; mais depuis que le drapeau de la France avait cessé de flotter sur la citadelle de Québec, les Canadiens-français n'avaient d'autre désir que de jouir pleinement des droits politiques et nationaux qui leur avaient été garantis par les traités. Or, en 1776 comme en 1812, la crainte des Américains et le besoin de gagner les sympathies des Canadiens-français firent faire à l'Angleterre des concessions et des promesses suffisantes pour engager la population à rester loyale. En sorte que les Américains, sans le vouloir, ont été pour nous, comme la plupart des autres nations, l'instrument de notre émancipation, les protecteurs de nos libertés nationales et politiques.

Nous n'avons pas obtenu la pleine jouissance du gouvernement constitutionnel et responsable sans peines et sans combats. Si les Etats-Unis ont eu leur Washington, leur Franklin, leur Jefferson et leur Adams, nous avons eu nos Papi-neau, nos Bédard, nos Viger, nos Lafontaine et nos Morin, qui ont vaillamment lutté par la plume et la parole contre la tyrannie. La liberté a eu ici comme aux Etats-Unis ses héros et ses victimes.

Mais pardon de vous parler si longuement de nous; j'oublie que cette démonstration n'est pas seulement la fête des Français et des Américains, mais qu'elle doit être un sujet de réjouissances pour tous les hommes libres, pour toutes les nations civilisées que le flambeau de la liberté éclaire depuis un siècle dans la voie du progrès et de la liberté. Les principes de l'indépendance américaine ont fait le

tour du monde, éveillant dans toutes les âmes des sentiments d'honneur, de dignité et d'avancement, brisant les chaînes des peuples opprimés, révélant aux nations leurs droits et aux rois leurs devoirs, faisant disparaître de toutes les législations ces lois arbitraires et cruelles, ces privilèges odieux qui semblaient consacrer le principe que le genre humain avait été créé pour satisfaire l'orgueil et les plaisirs de quelques individus. L'homme n'est plus une chose, une bête de somme, c'est un être pensant et raisonnable, fait à l'image de Dieu, et pouvant, sans s'exposer à la ruine et à la mort, revendiquer les droits de sa conscience et de sa raison. Les nations ne sont plus de vils troupeaux soumis aux caprices insensés ou sanguinaires d'un seul homme. Si la proclamation de l'indépendance américaine a eu tant de retentissement dans le monde entier, la célébration de l'anniversaire de ce glorieux événement n'aura pas, peut-être, un moindre effet.

A la vue des merveilles que les Etats-Unis étalent en ce moment aux yeux de l'univers, on dira: "Voilà les fruits de la liberté," et ceux mêmes qui ne sont pas les admirateurs absolus de la république ne pourront s'empêcher de dire que jamais, dans l'espace d'un siècle, aucune nation n'a accompli des choses aussi extraordinaires.

Tantôt, lorsque j'étais aux pieds de la statue Lafayette, il me semblait assister à l'apothéose des grands citoyens qui, dans tout les temps et dans tous les lieux, ont travaillé et souffert pour la cause de la liberté; il me semblait les voir se pencher du haut du ciel pour assister à la glorification de leur dévouement et pour dire aux hommes de l'Amérique et de l'Europe réunis en ce lieu, de ne pas oublier que plus une république est riche et grande, plus elle doit se rappeler que la vertu seule est le véritable fondement de la liberté.

A Philadelphie, les Canadiens-français allèrent, musique en tête, saluer la députa-tion française, qui leur fit une réception des plus chaleureuses. On fit apporter le champagne, et le président de la députa-tion proposa la santé des Français du Canada, qu'il accompagna des remarques les plus flatteuses à l'adresse de la députa-tion canadienne et du Bas-Canada. Il dit qu'on savait en France et qu'on était heureux de savoir que les Canadiens-français aimaient toujours leur ancienne mère-patrie.

M. David répondit par quelques mots qui furent vivement applaudis.

Les excursionnistes paraissent, en somme, satisfaits de leur voyage et de la manière dont ils ont été reçus; le corps de musique doit des remerciements tout particuliers à M. J. Perrault, le secrétaire de la Commission canadienne, qui s'est donné beaucoup de peine pour leur être agréable.

NOS GRAVURES

Nous avons donné, dans le dernier numéro de *L'Opinion Publique*, les principaux détails du feu désastreux qui réduisit en cendres les quatre-cinquièmes de la belle ville de Saint-Hyacinthe.

Dans la présente feuille se trouvent plusieurs gravures qui ont rapport à ce sinistre. D'abord, l'on voit le train à grande vitesse qui amenait au secours de

la ville désolée, les braves pompiers de Montréal, avec un de leurs magnifiques engins à vapeur. Jamais l'on n'avait vu parcourir cette distance de 35 milles en si peu de temps: 32 minutes après le départ de la gare à Montréal, le convoi arrivait à Saint-Hyacinthe. Nous donnons aussi le portrait du chef de la brigade de Montréal; puis, un croquis de quelques bâtisses à Saint-Hyacinthe épargnées par le feu. Plus bas, le convoi de vivres, organisé par M. Alfred Perry, qui, ayant reçu, à dix heures du soir, un télégramme demandant du pain pour les incendiés, se mit à l'œuvre et parvint à réunir, avant 4 heures du matin, mille pains qu'il apporta lui-même, dans un convoi spécial, aux pauvres citoyens affamés de Saint-Hyacinthe. Une vue des ruines complète la série. Cette page est éloquent, et montre bien l'étendue du désastre.

G.-E. D.

La chasse.—Une charmante page qui rappellera à maint chasseur les déceptions qui attendent souvent les plus rusés. On fait un grand détour, on se croit enfin arrivé à portée sans avoir été vu du gibier farouche, et tiens! voilà qu'à travers les branches, l'on voit s'envoler l'objet de ses convoitises. Comme à la chasse, ainsi dans la vie!

G.-E. D.

Jeanne d'Arc.—Sujet connu, mais figure nouvelle tracée par main de maître. L'œil plein d'inspiration, narines frémissantes, bouche féminine et ferme à la fois.

G.-E. D.

BIBLIOGRAPHIE

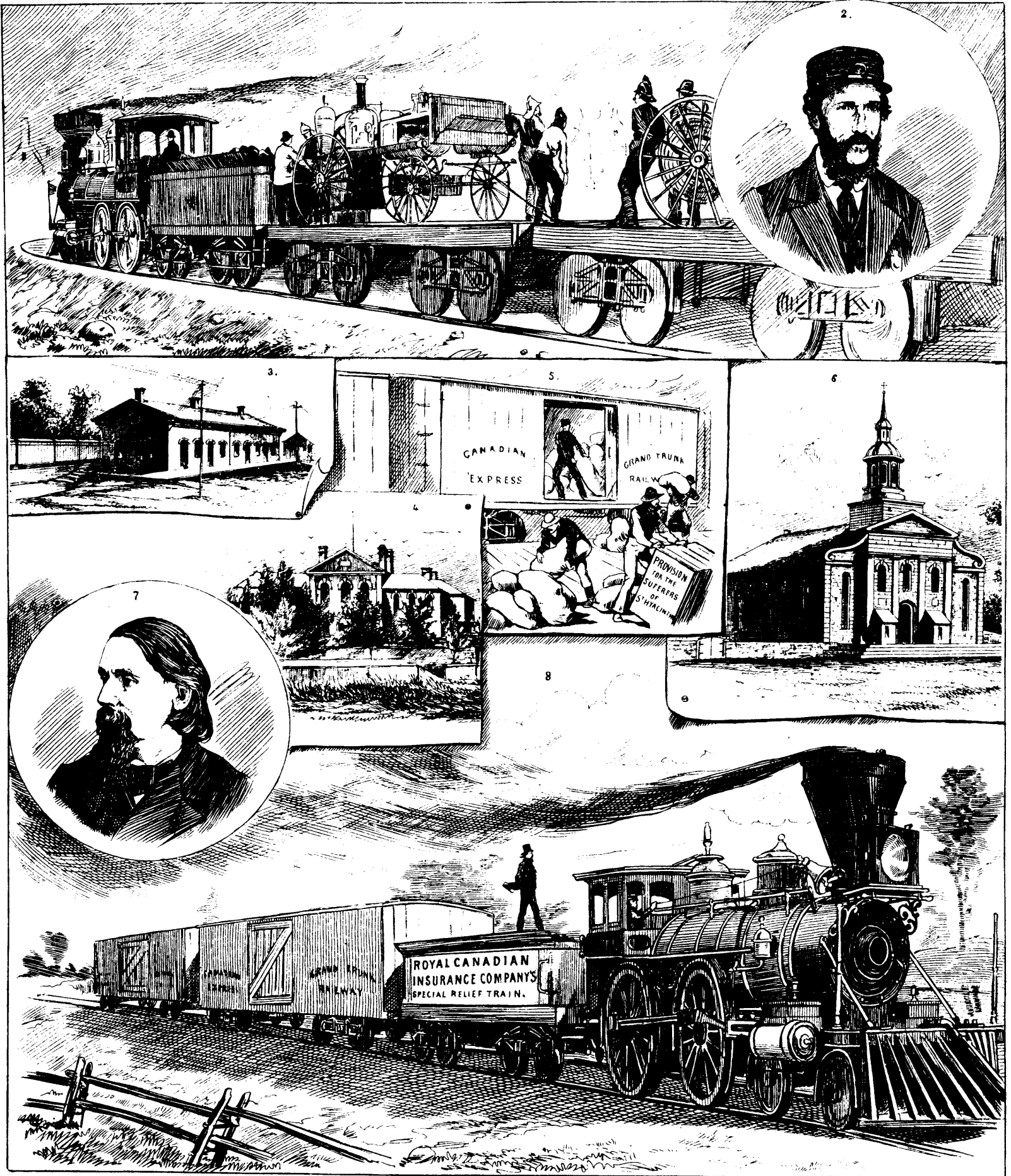
LES SOUVERAINS ET LES HOMMES D'ÉTAT DE L'ANGLETERRE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1.)

(Suite)

Le parlement étant alors en session, le jour même de l'arrivée de la reine, le roi se rendit avec la pompe ordinaire (*in state*) à la Chambre des lords pour y sanctionner quelques *bills*, et dès qu'il fut parti lord Liverpool remit un message communiquant certains papiers contenus dans un *sac vert*, scellé; le même message était remis en même temps à la Chambre des Communes par lord Castlereagh, qui donna avis d'une adresse au roi pour le lendemain. Grande était l'attente publique; on se demandait: "Que fera la Chambre des lords? Que feront les Communes?" A la Chambre des lords, lord Liverpool obtint sans peine de faire voter l'adresse et nommer un comité secret auquel les papiers furent renvoyés. Lord Erskine et lord Lansdowne refusèrent cependant d'en faire partie.

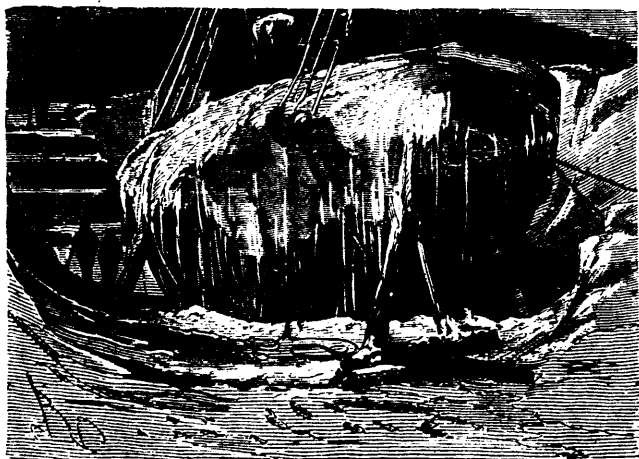
A la Chambre des Communes, ce fut une toute autre scène. Brougham coupa l'herbe sous le pied au ministre en se levant avant lui pour lire un message de la reine dans lequel elle annonçait qu'elle était venue en Angleterre réclamer ses droits et défendre son caractère injustement attaqué; elle protestait énergiquement contre la constitution d'un tribunal secret, et se plaignait des avanies que les représentants officiels de l'Angleterre lui avaient

(1) A Journal of the Reigns of King George IV. and of King William IV. by the late F. Charles Greville; edited by Henry Reeve. London, 1875, 2 vols. (édition américaine). New-York: Appleton et cie., 1875, 2 vols.—Papiers et correspondances du baron Stockmar, Brunswick, 1872, 2 vols. in-8.—Le médecin de la reine Victoria.—Les souvenirs du conseiller de la reine Victoria, par M. Saint-René Taillandier. *Revue des Deux-Mondes*, 1876.



INCENDIE DE ST. HYACINTHE

1. Les Pompiers de Montréal arrivant à St. Hyacinthe (distance 35 milles, parcourue en 32 minutes)—2. M. Patton, Chef de la Brigade du feu de Montréal—3. Gare de St. Hyacinthe—4. Palais de Justice—5. Arrivée des provisions—6. Cathédrale—7. Alfred Perry, organisateur des secours—8. Convoi de pains, parti de Montréal à 4 hrs. du matin

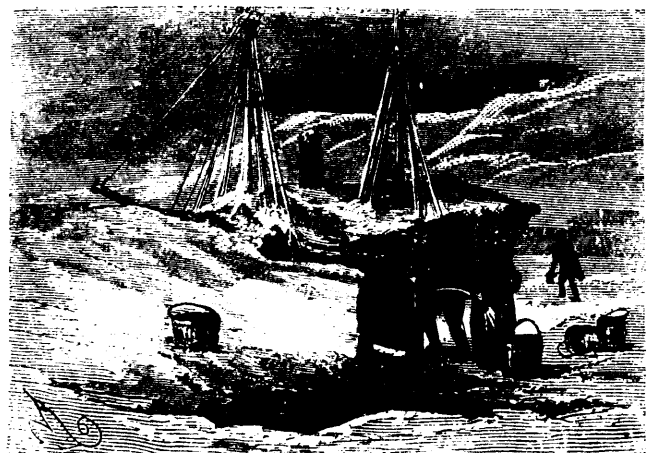


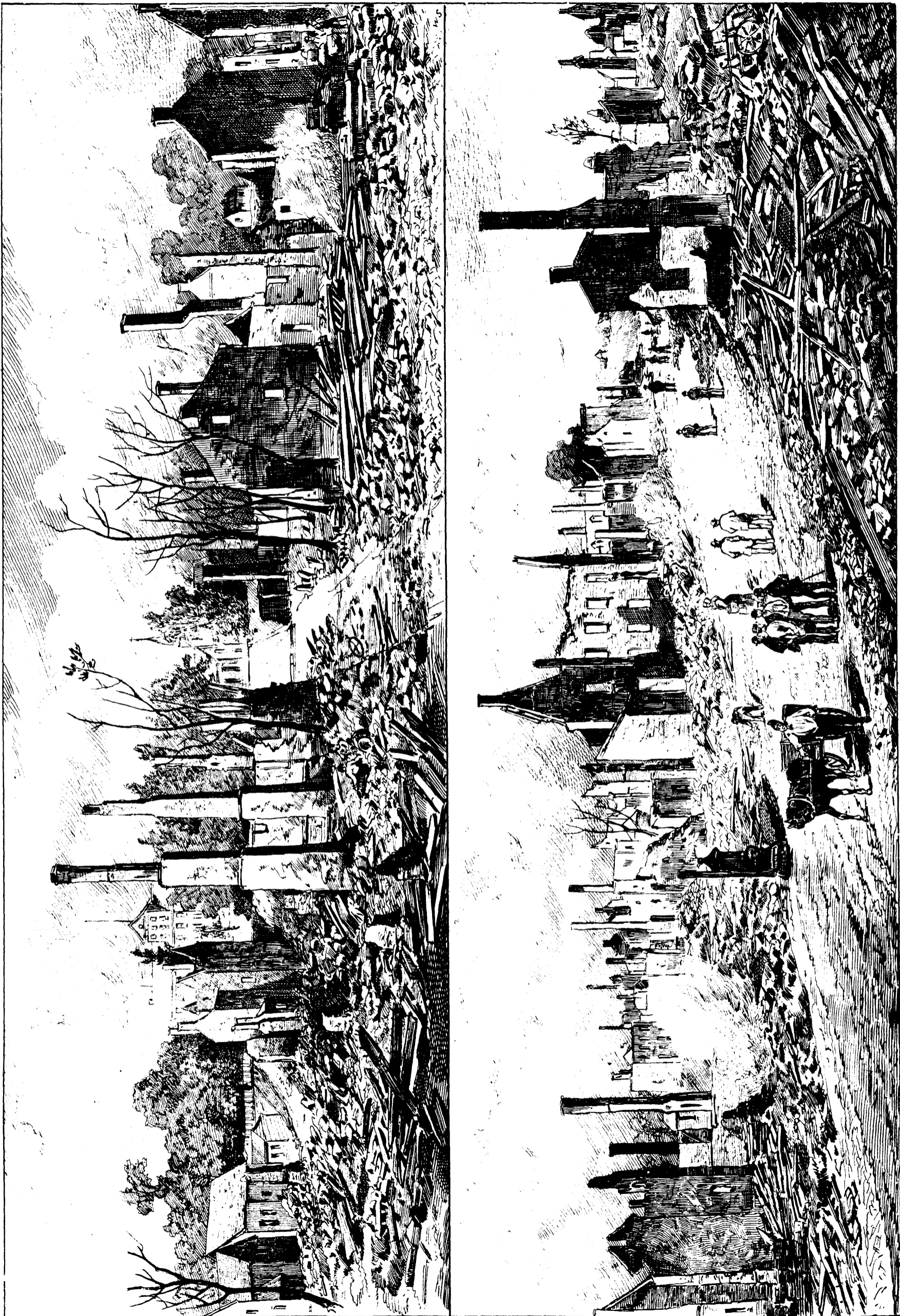
AVENTURES
DU
CAPITAINE HATTERAS
PAR JULES VERNE

PREMIERE PARTIE
LES ANGLAIS AU POLE NORD

CHAPITRE XXIII.—L'ASSAUT DES GLAÇONS

Hatteras, après avoir présidé au mouillage du navire, rentra dans sa cabine, prit sa carte et la pointa avec soin ; il se trouvait par 76°57' de latitude et 99°20' de longitude, c'est-à-dire à trois minutes seulement du soixante-dix-septième parallèle. Ce fut à cet endroit même que Sir Edward Belcher passa son premier hivernage sur le *Pionnier* et l'*Assistance*. C'est de ce





INCENDIE DE ST. HYACINTHE — LES RUINES — D'APRES UN CROQUIS DE NOTRE ARTISTE



L'OUVERTURE DE LA CHASSE—RENARD—ET CANARD

LETTRES PARISIENNES

—
V
LE SALON

Je pense que ce mot vous représente, comme à moi, la maîtresse-pièce d'une habitation : un froid rectangle bien tapissé, avec des meubles bien rembourrés ; cheminée de marbre, avec glace, pendule allégorique et bronze—vrais ou faux ; double porte ouvrant sur la salle à manger et amples rideaux assortis aux meubles.

Comme pendants aux fauteuils vides, qui se regardent impassiblement des jours entiers, quelques portraits d'ancêtres dressés à perpétuité le long des murailles et considérant, d'un œil mélancolique, tant de sièges si évidemment confortables et si outrageusement inoccupés.

Puis, sur un guéridon central, de ces objets rares que l'on peut voir partout, de ces curiosités que tout le monde connaît, de ces livres-albums qu'a feuilletés la terre entière.

Aux encognures, quelques fleurs écloses dans la serre du jardinier-fournisseur, et qui cherchent en vain à se faire passer comme l'échantillon ou le trop plein d'une serre particulière.

Enfin, à la place d'honneur, et adossé à la paroi le plus en vue, le piano. Pendant que vous attendez le maître ou la maîtresse du logis, il vous rappelle avec terreur : « Ah ! vous dirais-je, *maman*, » ce *Miscère* des filles à marier, et vous représente l'autel où de jolies mains blanches écorchent Mozart en présence de témoins, et autour duquel s'accomplit, chaque soir, le sacrifice que plusieurs personnes font à une autre de leur envie de parler.

C'est bien là le salon, n'est-ce pas ?... Une sorte d'appartement qui n'est que froid, en visant à être correct, et qui n'est que banal, à force d'élégance convenue : quelque chose comme la salle du trône du maître de céans, qui ne veut pas être vu à table la serviette sous le menton, et qui rougirait de paraître devant vous en bonnet de coton et en robe de chambre.

Or, avec le salon pour paravent, de tels accidents ne sont pas à craindre, on peut faire face à toutes les éventualités.

Vous dire maintenant pourquoi on a appliqué ce nom de *salon* aux galeries de peinture et à l'exposition annuelle des Beaux-Arts, c'est ce que, sans une bien grande présomption, je ne saurais entreprendre.

Voyez plutôt à ce sujet le dictionnaire de l'Académie.

Je rappellerai seulement que sur la rive droite de la Seine, à deux pas de ces avenues enchanteuses qui portent le beau nom de Champs-Élysées, l'industrie s'était vu construire un immense palais. Une première expérience ayant démontré son insuffisance, les Beaux-Arts, que personne n'eût soupçonné d'être modestes, ont bien voulu consentir à se l'approprier.

C'est là qu'ils tiennent salon, dans un édifice mesurant 252 mètres de façades principales, et 108 mètres de façades latérales, où il n'y a jamais moins de 4,000 objets exposés.

Quelques semaines avant le 1^{er} mai, jour de l'ouverture officielle, les artistes, lissant leur chevelure inculte et passant un froc, viennent y présenter eux-mêmes (sur le dos d'un commissionnaire) qui sa statue, qui son tableau. Aussitôt, un jury préliminaire entre en séance, et s'occupant de faire un choix digne du public à la fois et digne du concours, il écarte des honneurs de l'exposition telles œuvres qui, dans la pensée de leurs auteurs, ne sont pourtant ni plus ni moins que des chefs-d'œuvre.

Nombre de toiles invraisemblables, stupéfiantes, fantastiques, disons le mot, inconvenantes, sont éliminées, et cela, au triple point de vue de l'art, de la morale et du sujet : et elles passent pour la plupart au *salon des refusés*.

Le salon des refusés est l'exutoire de l'autre, les limbes, je n'oserais dire le purgatoire, de tous les mécontentements artistiques.

Je ne sais dans quel cercle de son enfer Dante les eut rangés. C'est la rage révolutionnaire dans tout ce qu'elle a de plus orgueilleux, de plus débraillé, de plus incurable. Car les peintres se grisent de leur faute au lieu de la déplorer, et il en est d'eux comme des rois, comme des femmes, qui devraient toujours se repentir... avant d'avoir péché.

On sait l'anecdote de ce Gascon qui, jeté par la fenêtre, et se relevant tout moulu, s'écriait d'un ton gaillard : « Aussi bien, j'y voulais descendre ! »

Les refusés n'ont pas moins d'aplomb ; et la curiosité malsaine qui parfois s'attache à leurs croûtes, les justifie, dans une certaine mesure, de n'avoir pas désespéré de l'ignorance et de l'abaissement d'un certain nombre de leurs concitoyens.

Heureusement, ils sont encore au ban de tous les journaux, sans lesquels il n'y a pas de publicité, et, partant, pas de recettes.

J'ai dit que même après cette expurgation, il ne reste pas moins de 4,000 objets exposés. C'est encore, vous le voyez, un assez joli chiffre, en égard surtout au peu de récompenses dont le jury dispose.

Un chacun agit pourtant bravement, comme s'il était sûr d'être du petit nombre des élus, et la veille de l'ouverture, c'est merveille de voir cette multitude d'hommes barbus et chevelus, se précipitant dans les salles à la recherche de leur œuvre, et faisant tout haut leurs réflexions.

Réflexions désobligeantes presque toujours pour les ordonnateurs : car l'un se trouve placé trop haut, l'autre trop bas ; celui-ci aurait voulu plus de jour, celui-là plus d'ombre ; tel demandait un peu d'élévation pour son tableau, tel autre eût voulu voir reposer le sien sur la cimaise. Bref, tout le monde grogne, jure, tempête, se plaint, et j'aimerais mieux, pour ma part, faire tenir les eaux du déluge dans un carafon, que d'entreprendre de contenir 2,000 artistes.

Vous qui prenez un pilote pour accoster un port étranger, un guide pour faire une ascension, un cicérone pour ne pas vous perdre dans une grande ville, que ne feriez-vous point au seuil du Salon ?

Dans ce flot de médiocrités dont la marée montante noie les œuvres dignes d'intérêt et submerge l'attention la plus religieuse ; dans ce bazar, dans ce caravansérail de l'art, comment démêleriez-vous les maîtres ?

Inutile de vous dire qu'ils sont rares, et que pour trouver des exemples, il nous faudra (que la grammaire me le pardonne) chercher dans les exceptions.

Les habitués aiment à faire du premier coup acte de connaisseurs, et, pour ne pas avoir de démentis, ils prennent immédiatement la piste des chefs d'école. Vous les verrez stationner de suite devant les noms acquis à la célébrité : les amateurs de scènes militaires, devant les Neuville et les Détaillé ; les amateurs de paysages, devant les Jules Breton et les Daubigny. Ceux qui aiment les portraits courront aux Carolus Duran et aux Nélis Jacquemart ; les coloristes se déclareront tout de suite pour Cabanel, les miniaturistes pour Meissonnier, les réalistes pour Bonnat, Gustave Doré et Puvir de Chavannes.

Quant aux amateurs de sculpture, ils n'ont que l'embaras du choix pour ce premier grain d'encens à faire brûler sous le nez des dieux, plusieurs artistes nous ayant habitué, depuis quelque temps, à ne voir sous leur signature que des chefs-d'œuvre.

C'est Chaper, l'auteur de la délicieuse *Jeanne d'Arc écoutant les voix* : c'est Guillaume, qui a sculpté *Amarion* : c'est Falguière, qui manie à la fois la brosse et

le ciseau, et, sur le même rang, Bonassieux, Perraud, Nanteuil et Lemaire.

Certes ! on est à l'aise pour déclarer à la première vue que des marbres et des tableaux sortis de telles mains sont réussis ; la louange peut se risquer, l'admiration peut se donner carrière, et c'est alors qu'on imite impunément ces discoureurs qui, n'ayant donné que leur avis, font semblant de le partager avec d'autres...

Mon premier avis à moi (pardonnez-m'en la témérité), c'est que les spectateurs sont pour le moins aussi curieux à regarder que le spectacle.

Voyez plutôt si ces dames ne sont pas de mon avis. Les débuts du Salon, a pu dire, sans être démenti, un charmant auteur, sont, avant tout, un prétexte de toilette. Toutes les nuances et toutes les coupes imaginées par la dernière saison font une rude concurrence aux lignes et aux tons sortis de la palette de nos peintres.

Mme X... vient au salon pour y étaler sa robe lilas-tendre ; Mme Z..., pour y promener les longues traînes et le frou-frou de sa robe gris-perle ; M. Y... n'est pas fâché de faire ressortir un camélia blanc sur le revers de sa redingote noisette, et le jeune K... se plaît à montrer son veston couleur havane.

Un des groupes les plus curieux à étudier, sans contredit, c'est celui des personnes en quête de leur portrait, soit qu'ils se montrent préoccupés de l'effet qu'il va produire sur les étrangers, soit qu'ils prennent à cet égard les avis de leur famille. Tout le monde est interpellé sur la grave question de la ressemblance de ce portrait : Benjamin, le grand oncle, qui s'est enrichi dans les guanos ; Bernard, le cousin, qui est entrepreneur de bâtiments ; Angela qui n'a pas encore fait toutes ses dents, et Arthur, le lycéen, qui n'a pas encore doublé le cap de la Sixième. Pour un peu plus, on consulterait Bébé et sa nourrice, Lucien, le valet de pied, et Toby, le petit chien havanais de madame.

Dieu et votre étoile vous préservent à jamais, malheureux artistes, d'avoir à subir, avant l'exposition, l'aigre torture de ces appréciations et le feu roulant de ces commentaires ! Comme Pénélope, vous seriez condamnés à défaire, la nuit, ce que vous avez fait le jour ; et nul ne peut prévoir au bout de quel temps et au prix de quelles horreurs vous réuniriez enfin tous les suffrages.

On m'a cité une respectable dame, qui ne pouvait comprendre que sa figure ayant été prise en pleine lumière, le peintre eût indiqué une ombre au-dessus des lèvres. Or cette ombre était l'ombre de son nez. Doucement d'abord, puis avec insistance, elle demanda qu'on fit disparaître cette ombre, l'exigea enfin avec hauteur, puis avec colère, si bien que l'artiste, exaspéré, d'un vigoureux coup de palette supprima du même coup l'ombre et le nez de la douairière.

Ceux qui voudraient bien, mais trop tard, se voir supprimer entièrement et même éliminer du salon, ce sont ceux dont les portraits, par le simple effet d'un rapprochement fortuit, constituent tout à coup une caricature.

Figurez-vous Mme L... bien connue pour son procès en séparation, exposée à côté d'un tableau de genre représentant des *noces d'or* ou des *fiancés de village* ; le Maestro V... entre un *joueur d'orgue de barbarie* et un *violoniste du Pont-Neuf* ; le grand médecin K... souriant de profil à une *scène d'enterrement*, et le jeune faquin B..., que tout le monde sait s'être enfui à l'étranger après Sédan, à deux doigts de l'émouvante page militaire intitulée : *la dernière cartouche* !

« Mon Dieu, laissez donc, dit un loustic, B. a voulu montrer qu'après tout, il savait s'exposer tout comme un autre. »

Ces réflexions, et mille autres semblables, font de la galerie de peinture une véritable salle aux cancanes.

Somme toute, ceux qui s'y prennent au sérieux, ce sont d'abord les artistes, que vous voyez fendre la foule d'un pas fiévreux et d'un air tragique ; les critiques attirés qui ont un compte-rendu en perspective ; les membres du jury qui ont des sourires de Sphinx et des silences susceptibles de toute interprétation comme les anciens oracles ; enfin, nous l'avons dit, eux dont les traits commencent à affronter la postérité, sur le marbre ou sur la toile.

On sort de là ahuri et fatigué, n'en pouvant plus, avec le torticolis sur les épaules, des bourdonnements dans les oreilles, des picotements dans les yeux, tous symptômes indiquant une corvée... On s'en vantera cependant comme d'un plaisir.

Puis les premières flammes de la curiosité étant tombées, l'intérêt languira et les visiteurs se feront plus rares. Le palais des beaux-arts verra encore passer de brillants équipages, mais qui ne s'arrêteront point à sa porte. C'est le même flot de découvertes et de précieuses, qui roulent vers les courses du bois de Boulogne, ou vers la grande revue de Longchamps.

Vient alors le tour des amateurs, ombres discrètes qui circulent dans les salles vides, le carnet à la main : ils suivent de près les membres du jury, qui causent entre eux presque à voix basse, suivis eux-mêmes de quelques spectres, figures affamées de peintres, qui doivent plusieurs termes et dont les tableaux ne sont pas encore vendus.

Enfin, on apprend, un matin, que le jury a rendu ses sentences, je veux dire attribué ses prix. Quelques artistes poussent des cris de paons indignés qu'aucun écho ne répète. Quelques journaux font des réserves qu'aucun passant ne ramasse. Bref, les tableaux sont réemballés, les Beaux-Arts démenagent, les commissaires déçampent... pas aussi vite pourtant que la gloire, qui a déjà éteint tous ses lampions.

Paris, 20 août 1876.

TH. B. DE LA GUIERCHE.

VENTE DE BESTIAUX EN GROS.—Le capitaine Richard King, de Sainte-Gertrude, Texas, a vendu, ces mois derniers, à un particulier du Kansas, 26,000 têtes de bêtes à cornes toutes élevées sur sa ferme, pour la somme de \$327,400, livrables à Hays city, Kansas. \$10,000 furent payées comptant, la balance devant être payée après livraison. Les bestiaux furent envoyés en avril, en douze troupeaux, et arrivèrent tous sains et saufs. Afin d'être plus sûr de la livraison du nombre convenu, il ajouta 5,000 têtes extra.—Ceci n'empêche pas qu'il lui en est resté encore sur sa ferme 50,000, sans compter 25,000 moutons et 7 ou 8,000 chevaux et mulets.

La ferme du capitaine comprend 60,000 acres, plus 40,000 acres qui ne sont pas enclos, mais qui sont contiguës.

Il a fallu employer 800 hommes pour conduire ces troupeaux à destination avec une dépense de \$50,000.

LE PHARE DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1876 A PARIS.—Un ingénieur français, M. B..., se propose d'élever sur le Trocadéro un immense phare électrique qui servirait en même temps d'observatoire pendant toute la durée de l'Exposition. Le phare sera une tour gigantesque à laquelle l'inventeur a donné le nom d'*aréobèle*. Elle n'aura pas moins de 187 mètres 50 de hauteur et sera en fer de la base au sommet. Sa forme affectera celle d'un vaste parallélogramme ayant 36 mètres de largeur à sa base et 8 seulement à son sommet ou plateforme, situé à une hauteur de 167 mètres 50.

Aux quatre angles de la tour on construirait quatre tourelles carrées en fer de 4 mètres de côté. Deux de ces tourelles seraient munies d'un ascenseur à moteur hydraulique ; dans les deux autres, on disposerait des escaliers tournants de mille marches chacun. Les tourelles seraient solidement reliées et unies par de puissantes armatures en fer et par des bielles s'entrecroisant.

Ce monument n'aurait pas moins de onze étages, placés à des distances inégales. La plateforme serait enfin surmontée d'un belvédère de 20 mètres de hauteur dans lequel serait installé le phare électrique dont il a déjà été parlé plusieurs fois.

Quant aux fondations, qui n'auraient pas moins de dix mètres de profondeur, elles seraient en fer et s'enfonceraient sous le sol en se développant avec une courbure assez grande pour assurer l'équilibre du monument. On coulerait du bitume dans les vides laissés entre la charpente et les armatures de fer des fondations.



JEANNE D'ARC—D'APRÈS SIR JOHN GILBERT

